

© Éditions La Galipote.
<https://galipote.jimdofree.com>

Photographie de couverture : Christian Rousseaud.
ISBN : 978-2-491832-27-8

Le Vengeur de 70

Christian Rousseaud

Le Vengeur de 70

Éditions La Galipote

Les acteurs

Abel, représentant en apéritifs.
Alphonse et Dédé, proxénètes.
Eugène Andrieu, manœuvre maçon.
Arlette, Léonie et Thérèse, prostituées.
Octave Barbezieux, photographe.
Léon Berthier, industriel.
Camille Bordier, crémère.
Louis Boulrier, commissaire.
Yves Bourdoncle, boucher.
Madame Bourru, concierge.
Edmond Chassagne, serveur de restaurant.
Alphonse Delaunay, soldat.
Guillaume Etienne, soldat.
Antoine Falorni, ouvrier couvreur.
Denise Faugère, secrétaire de Léon Berthier.
Odette Gorry, maîtresse de Berthier.
Antonin Goupil, soldat.
Maurice Lebon, commissaire.
Anselme Ligoure, général en retraite.
Michel Marchand, inspecteur.
Marie “la soupe”, marchande des quatre saisons.
Maroni, truand.
Jean Mauzun, commissaire.

Baptiste Morinier, employé aux chemins de fer.
Francisque Morlaix, proxénète.
Gaston Serein, ouvrier fondeur.
Arsène Travers, commandant au 289^o RI.
Fernand Varenne, ouvrier chez Renault.
Henriette Varenne, femme de Fernand.
André Verdier, ouvrier chez Citroën.
Madame Vouilloux, concierge.
Walter, ordonnance du Général Ligoure.
Armand Weber, soldat.

1

Edmond

Paris,
vendredi 1^{er} février 1935.

Edmond est mort cette nuit. Son corps a été trouvé tôt ce matin vers 6 heures rue des Boulets par “Marie la soupe” qui poussait sa carriole de marchande des quatre saisons jusqu’au cours de Vincennes. Bien qu’il fasse encore nuit, elle le vit allongé sur le côté, le visage tourné vers la rue dans le renfoncement d’une porte cochère.

— « *Encore un qui n’a pas pu rentrer chez lui, c’est-y pas malheureux de se mettre dans un état pareil* », se dit-elle pensant avoir trouvé un ivrogne.

Par curiosité, elle se pencha sur le visage du dormeur tourné vers elle afin de voir si ce n’était pas une connaissance ou au moins quelqu’un du quartier.

— « *Mais c’est Edmond. Qu’est-ce qui lui a pris de se saouler comme ça ?* »

C’est alors qu’elle remarqua une flaque de couleur sombre. Elle comprit tout de suite : Edmond s’était fait trucher.

Prise de panique, elle poussa la grande porte de l’im-

meuble et tambourina à la loge de la concierge :

– « *Ouvrez, appelez les agents, un assassinat !!!* »

La lumière se fit dans la loge et la concierge encore en chemise de nuit, mécontente d'avoir été réveillée une demi-heure trop tôt, entrouvrit la porte de la loge, engueulant Marie qu'elle ne connaissait que vaguement de vue.

– « *Vous n'avez pas fini de faire tout ce vacarme ? Ici, c'est un immeuble où logent des gens convenables.*

– *Mais madame, il y a un mort devant la porte, il faut appeler la police* ».

La concierge, Madame Bourru, sans doute encore mal réveillée resta sans réaction. Quelqu'un descendit l'escalier, c'était Monsieur Gervais, le locataire du second, un ouvrier souffleur de verre qui partait chaque matin aux aurores car il travaillait à Bagnolet et s'y rendait à pied afin d'économiser le prix du transport. Il fut étonné de voir les deux femmes dans le couloir, et encore davantage lorsque Marie, renonçant à faire bouger Madame Bourru, lui dit que quelqu'un avait été assassiné devant la porte. Le verrier ouvrit celle-ci, vit le corps, s'assura qu'il était bien mort. Monsieur Gervais, étant ancien combattant, savait ce qu'est un cadavre.

– « *Il faut appeler un agent.*

– *Ben oui, c'est ce que j'essaie d'expliquer à la concierge mais elle ne comprend pas.* »

Madame Bourru, qui semblait avoir maintenant les idées plus claires, répondit qu'elle avait compris, mais qu'elle n'a pas le téléphone et qu'il faudrait aller à une borne "Police secours", mais qu'elle ne peut pas quitter sa loge vu que son mari qui travaille de nuit à l'hôpital Saint-Antoine n'est pas encore rentré.

C'est Monsieur Gervais qui alla prévenir la police de-

puis la première borne sur le faubourg Saint-Antoine. Peu de temps après, on voit arriver deux agents à bicyclette qui ne font que constater le décès.

– « *Il semble qu'il y ait crime, il faut prévenir le commissaire* », dit le plus âgé des deux en voyant la mare de sang. Le plus jeune court téléphoner au commissariat depuis un café qui vient d'ouvrir son rideau au coin de la rue de Montreuil, mais son collègue au bout du fil lui explique qu'il est trop tôt et que le commissaire n'arrivera pas avant 8 heures.

Un drap emprunté à Madame Bourru recouvre bientôt le cadavre, ce qui a pour effet d'attirer les encore rares passants, et peu à peu, un attroupement se forme. Gervais a trouvé le moyen de s'éclipser pour aller au boulot, car cadavre ou pas, s'il ne travaille pas, son patron ne lui paiera pas sa journée. En revanche Marie, qui a découvert le corps, ne peut s'en aller discrètement à cause de sa carriole, sans compter que la police a besoin de sa déposition.

– « *Mais monsieur l'agent, si je ne vends pas ma marchandise aujourd'hui, elle est perdue. J'ai des poireaux et des carottes, ça peut se conserver, mais pas les salades !!!*

– *Désolé, ma petite dame, mais vous êtes un témoin de première importance et le commissaire doit vous entendre.*

– *Mais...*

– *Pas de rouspétance, la loi, c'est la loi. Vous êtes témoin, vous devez faire une déposition.* »

Madame Bourru l'invite alors à attendre dans sa loge, lui offre même un bol de chicorée. Un bon moment après, le commissaire arrive. Un homme assez jeune qui n'a pas dépassé la quarantaine. Des assassinats dans les environs de la place de la Nation, il y en a bien de temps en temps... Pas trop souvent cependant, car le quartier

est calme comparé à la Bastille. Ce sont généralement des histoires de jalousie, des rixes entre ivrognes, parfois, plus rarement, un crime crapuleux... Le commissaire qui vient d'arriver connaît la routine.

Madame Bourru lui demande si elle pourra récupérer son drap et s'il aura été lavé par la police vu qu'il est taché de sang.

– « *Comprenez, monsieur le commissaire, c'est un drap propre, presque neuf qui vient de mon trousseau de mariage.* »

Le commissaire fait retourner le mort pour constater que ce dernier a sans doute reçu un coup de couteau de face, en plein cœur. L'autopsie le confirmera mais dévoilera aussi un autre coup de couteau dans le ventre. Puis il fouille les poches pour se rendre compte si la victime n'a pas été volée. Son portefeuille et quelques pièces sont encore là. Il découvre des papiers d'identité au nom d'Edmond Chassagne, né dans le Puy-de-Dôme le 5 mai 1890, domicilié rue de Montreuil. Celui-ci ne porte pas d'alliance, mais ça ne veut rien dire. Un trousseau de trois clés traîne au fond de sa poche de veste, probablement les clés de son domicile.

Marie, qui est sortie de la loge, est présentée au commissaire par l'agent qui ne voulait pas la laisser partir. Elle confirme qu'il s'appelle Edmond, elle sait l'immeuble dans lequel il habite mais pas l'étage, qu'il travaille comme serveur au Canon de la Nation, une grande brasserie sur la place où elle ne va jamais car elle ne boit que de l'eau et de la tisane. Le mort, elle connaît son prénom mais elle ne l'a fréquenté que de vue et ne sait même pas son nom de famille. Elle explique qu'elle n'est pas curieuse et ne se mêle pas de la vie des gens.

On vient d'enlever le corps afin de faire l'autopsie. Le commissaire autorise Marie à s'en aller travailler, mais elle devra passer au commissariat en fin de journée pour confirmer son témoignage. Après cela, on disperse les badauds, nombreux à présent, cependant beaucoup restent à distance pour observer et certains vont même au café voisin pour commenter l'événement. À l'écoute des discussions entendues de ci de là, nombreux sont ceux qui connaissaient Edmond, au moins de vue. Et chacun d'entre eux a son idée sur le crime : sans doute une histoire de femme ou de jeu ; les serveurs sont bien connus pour flamber. Néanmoins, lorsque la police tente de poser une question plus précise, personne n'a rien vu... Ce qui est normal, Edmond ayant été assassiné en pleine nuit.

La victime vivait seul dans un appartement meublé. La visite à son domicile ne donne rien : quelques vêtements, une boîte contenant un peu d'argent en pièces (probablement les pourboires depuis quelques jours), des photos de lui pendant la guerre, un billet de loterie nationale, une enveloppe plus personnelle contenant son livret militaire et le livret de famille de ses parents décédés. L'autopsie confirme la mort consécutive à deux coups de couteau, dont la lame mesurait une vingtaine de centimètres : un vrai travail de professionnel !... L'heure de la mort se situant vers 1 heure du matin.

Les voisins sont unanimes pour confier qu'il s'agissait d'un homme sans histoire, sobre, qui ne recevait jamais personne chez lui, qu'on n'a jamais vu avec une femme. Le propriétaire confirme que c'était un locataire sérieux habitant ici depuis six ans, qui payait son loyer régulièrement et sans retard.

A la brasserie, c'est la stupéfaction parmi les collègues

d'Edmond. Celui-ci était apprécié, très réglo avec les autres serveurs, un peu taciturne certes, car peu enclin à la plaisanterie, mais il n'y avait jamais d'histoire avec lui. On ne l'a jamais entendu parler de femme. On sait qu'il a fait la guerre mais il n'en parle jamais et oriente la conversation sur un autre sujet dès qu'on aborde la question, comme c'est souvent le cas avec les anciens combattants. Même son de cloche de la part du patron : un bon serveur, courageux et travailleur, n'hésitant pas à remplacer pendant son congé hebdomadaire un collègue afin de l'arranger.

Qui a pu tuer Edmond et pourquoi, se demande l'inspecteur Marchand chargé de l'enquête.

Edmond a fini son service vers 1 heure du matin, après que le dernier client soit parti, que la salle ait été nettoyée et soit prête pour le lendemain. Rien d'anormal. C'est ainsi chaque jour, la brasserie ferme entre 1 heure et 1 heure et demi. Rien à signaler non plus du côté de la clientèle, pas de dispute, pas d'ivrogne à expulser ce jour-là, ce qui est rare. Edmond s'est fait tuer en rentrant chez lui, mais pourquoi ?

A l'issue de quelques jours d'enquête, l'inspecteur Marchand se dit qu'il est dans une impasse : pas de témoin, pas de mobile, et une vie sans histoire, lisse, sans aspérité... Il a même exploré la piste politique. L'assassinat ne pourrait-il pas être lié aux activités des Camelots de Roy ?... Des hommes dans la mouvance de l'Action Française réputés pour leur violence... Certains constitueront fin 1935 "la Cagoule", une société secrète liée au parti fasciste italien qui commettra des assassinats d'opposants à Mussolini et ira même jusqu'à préparer un coup d'État en France ! Oui, les Camelots, c'était peut-être une piste,

mais quelques jours plus tard, un indic infiltré affirma que ces derniers n'y étaient pour rien.

Qui donc pouvait en vouloir à Edmond au point de l'assassiner de sang froid ?

On fouilla dans son passé, mais sans rien trouver. Né à Espirat, un petit village auvergnat de Limagne, Edmond Chassagne ne voulait pas être paysan, c'est pourquoi il était "monté" à Paris à 14 ans, le certificat d'études en poche. Un oncle l'hébergea et lui trouva du travail en cuisine dans un restaurant. C'est à Paris qu'il fut incorporé lors de la mobilisation de 1914, juste après la mort de son père. Son frère, plus jeune, eut la chance de ne pas être mobilisé car il avait eu la tuberculose étant enfant. C'est lui qui, par conséquent, continua à exploiter les terres des parents, quelques hectares en polyculture et deux vaches, ce qui lui permettait de vivoter.

Après la guerre, un de ses camarades de tranchées le fit embaucher comme garçon de café. Il faut dire que la guerre déclarée, le pays n'avait plus besoin de garçons de café, et que tous ceux qui avaient l'âge de l'être avaient été mobilisés pour servir de chair à canon. La profession a payé ainsi un lourd tribut à la guerre. La paix revenue, on a donc, dans les cafés, recherché de la main d'œuvre. Après deux places comme garçon, un de ses copains serveurs le pistonna pour travailler dans cette brasserie de la place de la Nation... Serveur dans un restaurant, c'est mieux payé que garçon de café et les pourboires sont plus généreux !

On ne lui connaissait pas d'aventures non plus. Pas de femme dans sa vie. Un de ses collègues l'avait bien vu, une fois, il y a de cela un an, sortir d'un hôtel borgne près de La Bastille, mais cette piste-là ne donna rien non plus, d'autant que le collègue avait été un peu réticent à donner

des détails car, bien que marié, il était allé faire, ce jour-là, ce qu'Edmond venait de faire

L'inspecteur Marchand fouilla donc dans le présent ou le passé d'Edmond, mais sans trouver la moindre piste. Le crime restait sans explication. On eut beau chercher du côté de La Bastille où traînaient de nombreux individus louches toujours à l'affût d'un mauvais coup, l'enquête ne donna rien. Cette nuit-là, chacun avait un alibi crédible. Quelques semaines plus tard, lorsqu'une rentière fut assassinée chez elle dans un immeuble du faubourg Saint-Antoine par un ancien bagnard tout juste rentré de Cayenne qui lui avait volé argent et bijoux, l'assassinat d'Edmond Chassagne ne fut plus prioritaire.

2

Antoine

Paris,
lundi 11 mars 1935, 15 heures.

Avenue Montaigne, un ouvrier vient de tomber de la terrasse du théâtre des Champs Elysées. On ne peut pas dire que ce genre d'accident soit fréquent, mais le métier de couvreur n'est pas sans danger. Le pauvre homme est mort sur le coup. Un médecin voisin arrive et ne peut que constater la mort de l'ouvrier.

Hubert Renaud, directeur du théâtre, est ravagé même s'il n'y est pour rien. Il se sent un peu coupable.

La victime, Antoine Falorni, un artisan couvreur intervenait souvent sur la terrasse du théâtre des Champs Elysées. Le bâtiment était assez récent, bâti en 1913 en béton, mais il recelait quelques défauts de construction et, en hiver, il y avait parfois des infiltrations. Antoine avait déjà effectué quelques travaux de colmatage au goudron, cependant des fissures étaient apparues ailleurs.

Dans l'instant, un attroupement se produit devant le théâtre. Ce sont surtout les concierges et les domestiques des immeubles cossus de l'avenue Montaigne qui se sont regroupés, et tout ce monde attend police-secours.

- « *Il se tenait sur le bord, je l'ai vu tomber.*
- *Moi je ne l'ai pas vu, mais j'en ai déjà vu tomber un autre, il y a dix ans à Poitiers.*
- *Il n'a pas dû être prudent.*
- *Dans tous les métiers, il y a des risques.*
- *Les couvreurs sont des buveurs, c'est bien connu. »*

Ces commentaires, transmis par le bouche à oreille, deviennent vite une vérité et les derniers arrivants apprennent que le pauvre Antoine, originaire de Poitiers, saoul comme un cochon faisait le funambule sur la bordure de la terrasse du théâtre...

Habituellement, la grande salle du théâtre est surtout un music-hall. Les soirées classiques y sont rares, mais ce soir-là, le théâtre devait présenter "Giulio Cesare" de Haendel, et les artistes étaient en train de répéter au moment de l'accident. On a dû interrompre la répétition et les chanteurs, ainsi que les musiciens de l'orchestre se trouvent désormais sur le trottoir. Comme c'était l'ultime répétition, celle-ci avait lieu en costume de scène. Aussi voit-on Jules César en jupette, sa couronne de lauriers (en papier) sur la tête, tenant encore son glaive en bois à la main, tenter de discuter avec l'écailler de la brasserie d'à côté venu aussi aux nouvelles, encore armé de son couteau à huitres. De loin, on a l'impression que les deux hommes sont prêts à se battre, d'autant que l'écailler fait de grands gestes de la main tenant son couteau. Discussion difficile, car César est un contre-ténor suédois alors que l'écailler est espagnol. Pour la gent masculine, l'attention n'est plus focalisée sur Antoine, mais sur les chanteuses qui viennent de sortir... En particulier sur Cornélia, une contralto plus très jeune et bien en chair, dont la robe décolletée dévoile une généreuse poitrine, et surtout sur Cléopâtre, la soprano

en tenue “orientale” dont la robe fendue laisse apparaître une jambe jusqu’au haut de la cuisse... Du coup, ces messieurs du quartier passent un bon moment.

Cornélia, une Russe, pleure bien qu’elle ne connaisse pas le couvreur. Quant à Cléopâtre – Madame Ginette Cerval – elle tourne aussitôt de l’œil à la vue du cadavre ; il faut donc lui faire respirer des sels pour la ranimer.

Cela dit, il ne fait pas très chaud dehors et les chanteurs rentrent rapidement de peur de prendre froid et de perdre leur voix.

Le fourgon de police arrive toutes sirènes dehors. Du coup, les chanteurs ressortent. Malheureusement pour les curieux, on apporte à Cléopâtre qui a retrouvé ses esprits un manteau de vison qui descend trop bas pour qu’on puisse se rincer l’œil, et Cornélia se drape dans un grand châle qui lui couvre la poitrine. Quant à César, il a emprunté en coulisse une grande toge à un figurant simple légionnaire. Le chanteur suédois se moque en cet instant du respect de la hiérarchie dans l’armée romaine... Pour lui, le principal c’est d’avoir chaud aux cuisses.

La police ne peut que constater l’accident. Deux agents rentrent dans le théâtre et se font conduire sur la terrasse. Une porte au milieu des combles, où l’on stocke les anciens costumes de scène ainsi que les accessoires, donne sur l’extérieur. C’est là que travaillait Antoine. Ses outils sont dispersés sur le sol, sa musette un peu plus loin avec un restant de casse-croûte et une bouteille de vin largement entamée. Un seau de goudron est près de l’endroit où il devait se tenir lorsqu’il est tombé. Le commissaire Clavelier inspecte les lieux avec minutie, mais tout semble normal. C’est probablement un accident, le couvreur a dû commettre une erreur qui lui a été fatale... Trop se

pencher peut-être, même si l'on ne voit pas la raison qui l'aurait poussé à le faire, car il y a une margelle sur le bord de la terrasse. Peut-être la curiosité, le quartier est celui de l'élégance parisienne et, de ce fait, fréquenté par de belles femmes à la mode. Antoine a peut-être voulu mieux voir l'une d'entre elles sortant d'une voiture de luxe.

Le directeur du théâtre doit aller faire sa déposition au commissariat. Il demande au responsable de la police s'il ne lui faut pas annuler la représentation de ce soir, d'autant que beaucoup de monde a vu le cadavre et que les chanteuses ne sont pas dans leur état normal. Le commissaire lui répond que c'est à lui de prendre une décision, et en profite pour glaner deux entrées gratuites pour la représentation du samedi soir. Ce n'est pas qu'il apprécie particulièrement l'opéra, mais il a eu le temps de jeter un œil sur les cuisses de Cléopâtre avant qu'elle n'enfile son vison... Or, il aimerait bien la revoir sur scène.

La déposition d'Hubert Renaud n'est qu'une formalité, cependant il doit indiquer avec précision en quoi consistait le travail que devait accomplir Antoine Falorni, dire depuis quand le chantier avait débuté, et prouver que Falorni était embauché régulièrement, même si en 1935, on n'est pas trop regardant de ce côté-là.

Antoine Falorni, la petite cinquantaine était né à Ivry-sur-Seine en 1887. Son père, Mario avait vu le jour en Italie dans la région de Bergame. Il était venu en France, dans le Jura pour travailler comme bûcheron en 1875. Puis il était devenu ouvrier dans une scierie près de Pontarlier avant de rejoindre Paris où un cousin, déjà installé, l'avait hébergé quelques temps. Il a alors travaillé comme maçon... Le parcours classique d'un Italien venu

en France. Dans le même temps, il s'est marié avec Hortense Griffon, une couturière française, et lorsque leur fils est né, Hortense a tenu à lui donner un prénom français : « *Tu l'appelleras Antonio à la maison si ça te fait plaisir* », avait-elle dit à Mario, « *mais ce sera plus simple pour lui de s'appeler Antoine plutôt qu'Antonio* ». Il faut dire qu'à la fin du XIX^e siècle, les étrangers, et en particulier les Italiens, n'étaient pas très bien vus dans une large partie de la population ; celle qu'on retrouvera dans les ligues des années 30 avec pour cible, les juifs.

Antoine s'était très bien intégré grâce à l'école obligatoire, et avait même obtenu son certificat d'études. Dès lors, il était entré en apprentissage chez un couvreur, copain de son père, bien que Hortense n'eût pas trop envie de savoir son fils sur les toits.

Mobilisé dès 1914, il participa aux grandes batailles. Il ne fut blessé que deux fois, et encore, assez légèrement, un miracle car nombre de ses camarades ne sont pas revenus, sinon dans un triste état.

Lorsque, avec des amis ou des connaissances, la conversation venait à porter sur la guerre, certains hommes avaient tendance à enjoliver le passé sans doute pour se valoriser, se mettre en avant à une époque où les anciens combattants étaient encore vénérés, mais pas Antoine. Celui-ci disait simplement : « *On m'a obligé à faire des choses qu'une bête féroce ne ferait pas* », essayant ensuite de faire dévier la conversation.

Forcément, on a prévenu Berthe, l'épouse du couvreur, première vendeuse au Bon Marché qui, entre deux crises de larmes, dit aux policiers qu'elle avait déjà mis son mari en garde trouvant qu'il faisait un métier dangereux et qu'il aurait dû réduire sa consommation de vin rouge : « *Oh,*

ce n'est pas qu'il buvait énormément : juste un litre dans la journée et un demi-litre le soir au dîner, mais quand on fait ce métier, il vaut mieux être sobre. Moi, je lui disais de boire son litre le soir et son demi-litre dans la journée, mais il expliquait que sur les toits, il y a de la poussière et que ça lui donnait soif ».

Pour le commissaire, il est clair que la bouteille bue aux trois quart, qui était restée dans la musette, est responsable de l'accident. Il n'y aura pas d'enquête plus approfondie.

3

Baptiste

Gournay (Seine et Oise),
mercredi 10 avril 1935.

Baptiste a disparu. Aujourd'hui qu'il ne travaillait pas, il est parti de bon matin à la pêche dans la Marne et n'est pas rentré déjeuner à midi. Constance, sa femme a pensé qu'il était au café comme souvent, mais Tambour, un de ses copains habituels est passé à la maison en fin de matinée justement pour le débaucher et l'entraîner à l'apéro.

– « *Non, il n'est pas rentré de la pêche, je croyais qu'il était encore au café avec toi.*

– *On ne l'a pas vu, mais s'il est resté à la pêche, c'est peut-être qu'aujourd'hui ça mord... Fais chauffer l'huile pour la friture. »*

Après déjeuner, Tambour est repassé prendre des nouvelles et devant l'air inquiet de Constance, il a décidé d'aller voir s'il ne le trouvait pas sur les rives de la rivière. Tambour connaît les endroits où pêche Baptiste et, il est convaincu que celui-ci a emporté de quoi boire. S'il s'est endormi et il ne sera pas difficile à trouver.

De fait, il découvre très vite l'endroit où Baptiste a

posé sa canne à pêche. Il s'agit d'une butte surplombant la Marne de quelques mètres où il n'y a pas trop de courant, c'est son coin favori. D'autant que c'est un endroit un peu caché où l'on est tranquille sans les habituels casse-pieds qui demandent invariablement si ça mord. N'y passent que des couples d'amoureux, et encore rarement, qui cherchent à s'isoler.

Tout est là, ou presque : la canne bien calée sur son support, le seau en toile dans lequel nagent quelques goujons, la musette. Il ne semble pas avoir apporté son siège pliant. Tambour pense qu'il l'a oublié chez lui. Son vélo est à proximité, mais pas de Baptiste. Tambour l'appelle, mais personne ne répond. Du coup, ce dernier examine le matériel : le casse-croûte a été mangé et la bouteille est aux trois quarts vide. Le vin est un peu tiède. Pas grave, Tambour se charge de la finir avant d'explorer les fourrés alentour. Mais là encore, rien. Tambour décide alors de rentrer et de prévenir Constance. Cette dernière s'inquiète sérieusement à présent. En étendant son linge dans le jardin, elle voit le voisin qui prépare le sien pour les repiquages d'ici quelques semaines. Elle lui en touche deux mots. Ce dernier lui dit qu'il va aller voir avec ses deux fils lorsqu'ils seront rentrés de l'école, d'ici une petite heure.

Mais le soir tombe, le voisin est rentré et toujours pas de Baptiste !... Constance décide alors d'aller à la police. L'affaire y est prise au sérieux, car ce ne serait pas la première fois que quelqu'un tombe à l'eau et se noie. Les policiers lui promettent de chercher dès qu'il fera jour, à moins bien sûr que Baptiste ne soit revenu d'ici là.

En définitive, on retrouva vite Baptiste, un peu plus loin que le pont de Gournay, à 300 mètres en aval de l'endroit où étaient restées ses affaires. Le corps avait été

retenu par des racines et des plantes aquatiques. Pauvre Baptiste, avoir fait toute la guerre, échappé aux obus et aux mitrailleuses boches et finir ainsi... Probablement un peu échauffé par le vin qu'il avait bu, il a dû glisser dans le fleuve imaginant les agents en remontant son corps.

Cependant, pour Tambour, tout cela semble étrange. Baptiste Morinier, habitant Gournay depuis son mariage, savait que les rives de la Marne sont glissantes, et qui plus est il était prudent. De plus, il venait souvent pêcher en ce lieu qui, selon lui, n'était pas particulièrement dangereux. Baptiste est maintenant étendu sur l'herbe et le brigadier fouille ses poches et examine sommairement le corps. Un détail attire son attention, il semblerait que le mort ait reçu un coup derrière la tête. Il y a une plaie assez large qui a été rincée par son séjour dans la Marne, mais tout de même très visible. Il s'est probablement cogné en se débattant dans l'eau, cependant il faut en avoir le cœur net. Aussi téléphone-t-il à la sous-préfecture du Raincy afin que soit réalisée une autopsie.

Baptiste Morinier est né en 1892 à Bondy (Seine). Il a été mobilisé au début de la guerre et s'est retrouvé sur tous les points chauds : la Marne, Verdun, le Chemin des Dames... Il n'y a que vers la fin du conflit, quand il a été envoyé sur le front italien que cela a été moins dur. A vrai dire, il pense avoir eu de la chance de revenir intact, au moins physiquement, car dans la tête, ça n'a jamais plus été comme avant : « *J'en ai trop vu, trop fait* », confiait-il sans vouloir en dire davantage. Lorsqu'une conversation entre amis portait sur la guerre, il s'arrangeait toujours pour ne pas y participer. Son père était maréchal ferrant et au lendemain de la guerre, Baptiste au-

rait très bien pu prendre la suite à la forge, d'autant qu'il connaissait ce métier qu'il avait exercé avant guerre avec son père. Cependant, il avait compris que l'automobile allait remplacer peu à peu le cheval et que maréchal ferrant n'était plus un métier d'avenir. Baptiste s'est finalement fait embaucher aux Chemins de Fer de l'Est et s'est retrouvé à la gare de triage de Vaires. Il posait des plaques sur les wagons en fonction de la destination des trains. Ce n'était pas un boulot très compliqué. Pas besoin d'un savoir-faire particulier, juste savoir lire, et c'était tranquille. Ses horaires de travail lui laissent du temps libre pour bricoler chez lui ou aller à la pêche, et les salaires aux chemins de fer étaient corrects... Sans compter qu'il ne payait pas le train. Aussi, venu habiter Gournay, à proximité de son travail, il a rencontré Constance, une employée des postes originaire de Savoie qu'il épousa. Deux enfants étaient nés de cette union : Jeanne et Michel.

La famille habite désormais dans un petit pavillon avec un jardin où Baptiste entrepasse des objets qu'il récupère. Quand le couple a acheté le pavillon, c'était une petite maison de deux pièces, mais Baptiste l'a agrandie avec des matériaux divers (parpaings, briques, tuiles...) "trouvés par hasard" sur des chantiers. Des copains l'ont aidé à construire et l'entraide a fonctionné... Baptiste ne rechignant pas à donner un coup de main à son tour. Ce qu'il entrepasse dans le jardin, c'est surtout du métal. Il récupère tout ce qu'il peut à la gare de triage : barres de fer, fil de cuivre, tubes, plaques de wagon... Et quand il y en a suffisamment, il hèle un ferrailleur de passage et lui fourgue son stock. Bon, il reconnaît que ce n'est pas très légal, d'autant que parmi les pièces de métal, il y a des pièces de wagons qu'il ramasse dans le stock des pièces

détachées... Un crochet de wagon en acier massif pèse au bas mot ses douze kilos et ne tient pas de place. Une fois dans la sacoche du vélo, c'est facile à sortir. Mais il semble que ce soit une pratique courante chez les employés des chemins de fer.

Quelques jours plus tard, les agents accompagnant le commissaire viennent rendre visite à Constance, déjà en habit de deuil, pour lui dire qu'elle va pouvoir récupérer le corps pour les obsèques. Le commissaire est assez surpris de se retrouver devant un stock de plaques "Paris-Strasbourg" ou "Paris-Vitry-le-François" entreposés dans un coin du jardin. Faisant fi de cela, il pose à Constance des questions assez directes sans s'embarrasser de tact :

– « *Baptiste avait-il des ennemis ?... Était-il en affaire avec quelqu'un ?... Avait-il une maîtresse ?... Et vous même avez-vous un amant ?*

– *Mais pourquoi me posez-vous toutes ces questions ?*

– *Parce qu'on pense qu'il a été assommé avant de se noyer* », lui répond le brigadier-chef avec toujours autant de délicatesse.

Constance ne semble pas très bien comprendre, puis elle éclate en sanglots.

– « *Mon Baptiste ! Mon Baptiste !* répète-t-elle. *Mes enfants, que vont-ils devenir ?*

– *Madame, nous sommes obligés de faire une enquête* », reprend le commissaire.

Le rapport d'autopsie indique finalement que Baptiste ne s'est pas noyé, mais que c'est le coup reçu qui l'a tué... Un coup porté derrière la tête. Le genre de coup qui ne peut être accidentel, probablement asséné par un gros morceau de bois, une branche morte par exemple, comme celles nombreuses qui traînent auprès de son lieu

de pêche. Les gens du voisinage viennent les ramasser pour mettre dans leur cuisinière... Et c'est ce coup qui l'a tué. L'agression s'est produite entre 9 heures 30 et 10 heures 30.

L'enquête s'avère difficile, il existe très peu d'indices. Le lieu du crime est passé au peigne fin sans rien révéler d'intéressant. Il y a bien des traces de pas, mais vu le nombre de personnes qui ont piétiné l'endroit lorsqu'on cherchait Baptiste, il sera impossible d'en tirer quoi que ce soit. On fouille aussi dans le passé de la victime. On interroge ses amis, ses collègues cheminots de la gare de Vaires ; on s'intéresse à son activité parallèle et illégale de ferrailleur.

Une voisine vient voir les policiers avec son fils, un gamin d'une douzaine d'années qui semble dans ses petits souliers. Le matin où Baptiste est mort, il faisait l'école buissonnière et traînait sur les bords de la Marne avec son vélo. Elle lui a coûté cher cette journée d'école buissonnière ! Monsieur Duvivier son instituteur lui a collé une punition : un verbe à conjuguer à tous les modes et tous les temps. Lorsqu'il a su cela, son père l'a privé de vélo, et maintenant il a peur de se faire gronder une troisième fois par les policiers. Il a même cru un instant que c'était à cause de ça qu'il devait se rendre au commissariat et, du coup, il craignait d'aller en prison. Maintenant qu'il a compris les raisons pour lesquelles on l'interroge, il se sent important et se dit que si ça se passe bien, la privation de vélo sera peut-être levée par son père.

– *« Eh bien Marcel, dis à l'agent ce que tu as vu et ce que tu m'as raconté. »*

– *J'ai vu Baptiste qui parlait avec un monsieur.*

– *Tu le connais ce monsieur ?*
 – *Non, il n'est pas du coin.*
 – *Il était habillé comment ?*
 – *Il avait un costume gris avec une cravate.*
 – *Il parlait avec Baptiste, et que disaient-ils ?*
 – *Je ne sais pas, je suis parti car j'avais peur que Baptiste me voie et dise à mes parents que je n'étais pas à l'école.*
 – *Tu n'as rien vu d'autre ?*
 – *Il y avait une voiture pas très loin, arrêtée sur la route.*
 – *Quelle marque ?*
 – *Sais pas !... Une voiture noire pas très grande avec des phares qui regardent vers le bas. On dirait même que la voiture louche, il n'y en a pas des comme ça par ici. »*

Même si la description de la voiture reste vague – 90% des voitures sont noires en 1935 – les phares qui font loucher la voiture laisse penser à une Peugeot 301, et le témoignage du petit Marcel est précieux. Un autre témoignage, celui d'un ouvrier qui est passé sur la route à vélo, confirmera la présence d'une voiture, justement d'une Peugeot 301, mais celui-ci n'avait rien remarqué d'autre.

Un homme en costume qui roule en voiture... Un fonctionnaire ? Un voyageur de commerce ? Un notable ?... Mais pourquoi s'en être pris à Baptiste ?

Plusieurs mois après, l'enquête en est toujours au même point. Une hypothèse finit par être émise : un crime, mais pas sur la bonne personne... L'assassin, probablement quelqu'un du milieu, se serait trompé et aurait tué ce pauvre Baptiste à la place d'un autre. Une hypothèse difficile à admettre car l'assassin aurait corrigé son erreur dans les jours ou les semaines suivantes. Lui, ou un autre, serait revenu assassiner la bonne personne, or il n'y avait eu aucun crime de ce genre autour de Gournay.

L'histoire de Baptiste Morinier occupa une large place dans les journaux, puis peu à peu disparut des tablettes. A la police, le dossier n'était plus prioritaire, les enquêteurs avaient d'autres chats à fouetter d'autant qu'une bande organisée pillait les caves alentour.